

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE:

BUREAU

HONNEUR ET PATRIE ?

PRIX

DU JOURNAL,

Le PATRIOTE paraît trois fois la semaine, le DIMANCHE, le MERCREDI et le VENDREDI. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on adressera les lettres et avis à M. J. H. REYNAUD propriétaire gérant.

DE L'ABONNEMENT

2 PATACONS par mois.

MONTEVIDEO.

27 DECEMBRE 1849.

NOUVELLES DE FRANCE.

Le Comercio del Plata dans son numéro du 26 décembre, donne des nouvelles très importantes d'Europe, d'après le Nacional de Cadix des 9, 10, 11 et 12 novembre, dont les dernières dates de Paris vont jusqu'au 3.

Il annonce qu'un changement complet de ministère a eu lieu le 31 octobre et que le président de la République s'est adressé aux Représentans du peuple pour leur exposer, solennellement et avec franchise et fermeté, les principes invariables qui dominent dans son cœur et dirigent sa conscience. Cette exposition a donné lieu au Message extraordinaire, dont nous donnons ci-après la traduction; il a été présenté à l'Assemblée Nationale le 31 octobre à 8 heures et demie du soir, et lu par le président, M. Dupin, au milieu du plus profond silence :

« Ceux qui sont intéressés à la cause de la Plata, dit le Comercio, verront dans cet événement une nouvelle garantie pour eux. On ne peut plus douter aujourd'hui que la France possède un magistrat digne d'elle; un magistrat d'un jugement élevé, plein de perspicacité, de nerf, de résolution, et chez qui domine au suprême degré le scrupuleux sentiment de l'honneur national. On peut tout attendre, tout espérer de l'homme ferme et décidé qui lance ce document—dont nous ne connaissons pas le pareil dans l'histoire—pour déclarer résolument à l'Assemblée, à la Nation, à l'Europe, qu'il veut un ministère composé d'hommes qui, à l'extérieur, conservent le nom de la France à la hauteur de sa réputation, et qui soient animés des sentimens patriotiques qui font sentir le besoin d'une direction saine et énergique, pour déclarer que le nom de Napoléon est par lui seul un programme qui symbolise l'ordre, l'autorité, la religion et le bien être à l'intérieur, ainsi que la dignité nationale à l'extérieur; pour déclarer enfin que cette politique, inaugurée par lui, est celle qu'il désire faire triompher.

« Ce programme étant adopté, la cause de Montevideo peut elle courir le moindre danger? Non, c'est impossible! « Et les hommes qui ont été appelés par l'énergique Louis Napoléon au ministère, et qui en ont accepté les portefeuilles, sachant cette résolution, connaissant cette politique nettement tracée par le premier Magistrat de la République; ces hommes pourront-ils négliger de travailler et d'expédier toutes les affaires dans le sens de ce programme? Non, c'est impossible encore... »

Nous nous associons de cœur et de conviction à ces nobles paroles de notre honorable confrère, et nous ne doutons pas que le nouveau ministère ne se hâte de décider la question de la Plata que, pendant plus de trois mois, le ministère Odillon Barrot aima mieux laisser sous le coup d'un traité honteux, qu'il gardait dans ses cartons, plutôt que de se déterminer—ou à l'accepter, ou à le rejeter franchement; il ne prit même pas la peine de réfléchir que depuis la convention Gros, cette affaire coûtait déjà à la France—sans compter les frais ordinaires:—

1 ^o montant du subside	3 600 milles francs
2 ^o secours divers	900 " "
3 ^o frais extra ordinaires	1 000 " "

Ensemble—cinq millions et demi environ, pour rien faire du tout, pour ruiner notre commerce et nos nationaux, pour ne recueillir que de la honte. C'est la moitié de ce qu'aurait coûté l'expédition demandée depuis trois ans!

Nous avons donc la plus grande confiance et nous fondons notre plus grand espoir dans l'énergie, la résolution et la susceptibilité nationale de l'honorable magistrat qui préside aux destinées de la République Française. M. Achille Fould, qui fait partie du ministère, connaît parfaitement, comme le Président, la question de la Plata, et nous ne doutons pas qu'ils ne la décident et la dénouent promptement, avec énergie et d'agilité.

Suivant le Comercio del Plata, c'est le 31 octobre au matin que le président réunit le ministère à l'Elysée et lui annonça sa résolution. Les ministres répondirent que le président était maître de choisir ses ministres, mais qu'ayant rempli leurs devoirs avec zèle et loyauté, et surtout après le dernier vote de la majorité (sur les affaires de Rome), ils croyaient ne devoir pas donner eux-mêmes leur démission. Alors le président leur déclara nettement qu'ils ne méritaient plus sa confiance et qu'il allait appeler d'autres personnes pour former un nouveau ministère. Il le fit effectivement, et ce fut à cette occasion qu'il adressa à l'Assemblée Nationale le Message suivant :

Monsieur le président,

« Au milieu des graves circonstances dans lesquelles nous nous trouvons, l'accord qui doit régner entre les divers pouvoirs de l'Etat ne peut se conserver que s'ils s'expliquent franchement les uns avec les autres, s'ils ne sont animés d'une confiance mutuelle.

« Dans le but de donner l'exemple de cette sincérité, je viens présenter à l'Assemblée les raisons qui m'ont poussé à changer le ministère et à me séparer de deux personnes dont je me plais à proclamer les éminens services et pour lesquelles j'ai autant d'amitié que de reconnaissance.

« Pour rassurer la République que l'anarchie menace

de tant de côtés, pour conserver l'ordre plus efficacement qu'il ne l'a été jusqu'à ce jour, pour conserver à l'extérieur le nom de la France à la hauteur de sa réputation, il faut des hommes qui, animés des sentimens patriotiques, comprenant la convenance d'une direction unie et énergique, d'une politique formulée clairement, qui ne compromettent le pouvoir par aucune irrésolution, et qui s'occupent autant de ma propre responsabilité comme de la leur, de l'action comme de la parole. (Sensation prolongée.)

« Il y aura bientôt un an que je donne assez de preuves d'abnégation pour qu'on ne puisse méconnaître maintenant mes véritables intentions. Sans haine contre aucune individualité, contre aucun parti, j'ai laissé entrer aux affaires les hommes des opinions les plus opposées, mais sans obtenir les bons résultats que j'attendais d'un semblable rapprochement.

« Au lieu d'obtenir cette fusion de couleurs politiques; je n'ai obtenu qu'une neutralisation de forces. L'unité de vue et d'intentions s'est vue paralysée; on a pris l'esprit de conciliation pour de la faiblesse. A peine avaient disparu les périls de la rue, que l'on a vu les anciens partis arborer de nouveau leurs bannières, ressusciter leurs rivalités et alarmer le pays en y répandant l'inquiétude. Au milieu de cette confusion, la France, inquiète parce qu'elle ne voit point de direction, cherche la main et la volonté de l'élu du 10 décembre. (Interruption.)

« Le 10 décembre a triomphé tout un système, parce que le nom de Napoléon est par lui seul un programme qui veut dire: à l'intérieur, ordre, autorité, religion et bien être du peuple; à l'extérieur: dignité nationale. Cette politique inaugurée par mon élection, est celle que je désire faire triompher avec l'appui de l'Assemblée et du peuple.

« Je veux être digne de la confiance de la nation en défendant la Constitution que j'ai juré, et je veux inspirer au pays par ma loyauté, par ma persévérance et par ma fermeté une confiance telle que la vie revienne aux affaires et qu'on ait foi dans l'avenir.

« Le texte d'une Constitution a sans doute une grande influence sur les destinées d'un pays; mais la manière dont on lui obéit en exerce peut être, une plus grande encore. La durée plus ou moins longue du pouvoir contribue puissamment à cette stabilité des choses; mais c'est par les idées et les principes qu'un gouvernement sait prendre de la force et que la société se tranquillise.

« Donnons donc de la force à l'autorité sans inquiéter la vraie liberté, calmions les inquiétudes en dominant hardiment les mauvaises passions et en donnant à tous les nobles instincts une direction utile. Consolidons le principe religieux sans rien abandonner des conquêtes de la

Feuilleton du Patriote.—28 DECEMBRE 1849.

BUSCAPIE.

Il y a quelque six ou huit mois qu'apparurent tout à la fois dans les journaux espagnols les annonces de trois grandes découvertes dont les résultats devaient renverser les théories des arts mécaniques, changer la face des sciences et jeter dans la littérature un nouveau phénomène, jusqu'à ce jour oublié, ou peut être même inconnu.

Un sieur D. Juan Marqués, dont la profession paraît être, depuis longues années, celle d'inventeur de machines impossibles, venait de découvrir le mouvement perpétuel, et demandait tout simplement au gouvernement une récompense digne de son invention.

Vers le même temps, un avocat nommé don Pedro Montemayor annonçait dans les journaux qu'après dix années de recherches il était parvenu à diriger les ballons, et promettait de venir le 2 mai 1848, dans sa machine, tirer quelques coups de canon sur le Prado, et baiser la main de la reine sur son balcon. Il ne demandait pour ce tour de force que quelques centaines de millions, et, en attendant, 75.000 francs, que la reine eut le bon esprit de... lui refuser.

Enfin, encore à la même époque, un caballero, nommé don Alfonso de Castro, prétendit avoir retrouvé le Buscapie, ouvrage du célèbre Miguel Cervantes de Sa-

vedra, qu'on croyait perdu et qui peut être n'avait jamais été livré à l'impression. M. de Castro demanda et obtint le privilège ou monopole de la publication, et il en résulta ce qui résulte toujours des monopoles, que l'ouvrage original du Buscapie, composé de trois feuilles d'impression, et qui se vendait en France à peine 30 centimes, se vendit effrontément à Madrid et dans toute la Péninsule 5 fr. 25 et même 21 fr., édition de luxe.

Que sont devenues les élocutions de ces trois grands chercheurs de découvertes? Hélas! ce qui arrive de toutes les choses humaines! Parturient montes: nascitur ridiculus mus. M. Marqués cherche encore, non pas le mouvement perpétuel, mais la digne récompense demandée et non pas promise; M. Montemayor, qui suivant l'expression du rédacteur de l'Heraldo, devait être le Franklin de son siècle, s'en est retourné confus et ridiculisé, après avoir fait quelques essais infructueux avec des ballons de papier, et M. de Castro pourrait bien être un homme qui a spéculé sur l'ignorance, la bonne foi ou la curiosité des badauds de la littérature espagnole.

Ayant d'examiner l'authenticité un peu douteuse du Buscapie, qu'on a tenté de rendre si célèbre, mais qui, en vérité, n'en vaut guère la peine, je ferai remarquer que les trois grands hommes qui se sont révélés au monde d'une manière si bruyante appartiennent tous à la province de Cadix, terre classique de l'exagération et du puff! heureuse rivale de Philadelphie, qui était digne d'avoir trouvé le grand serpent de mer, les maisons de six étages que l'on roule de rue en rue, les découvertes d'Herschell dans la lune, et les mille et un autres de

un journal bien connu a si longtemps régala ses riches et crédules abonnés.

Après ce petit avertissement sur l'origine géographique du Buscapie; origine qui est déjà une assez grande présomption en faveur du puff, venons à l'ouvrage même.

Le mot de Buscapie signifie, en espagnol, une fusée sans bague que l'on jette entre les jambes des gens, et qui court pendant quelques secondes sur la terre, en éclairant autour d'elle; c'est ce que les artificiers, en France, appellent un serpentceau.

Or, s'il faut en croire certaines histoires, Cervantes, après avoir publié la première partie de son Don Quichote; aurait lancé dans le monde littéraire un petit opuscule nommé Buscapie, dans lequel il aurait tenté, ou d'éveiller l'attention du public sur son ouvrage, ou de justifier la critique qu'il faisait de la chevalerie errante, ou de se défendre des intentions qu'on lui prêtait d'avoir peint; sous des noms supposés, certains personnages éminens de l'époque.

L'existence du Buscapie ne paraît pas devoir être mise en doute, quoique cependant la plupart des bibliographes n'en parlent pas. Don Gregorio Mayansy Siscar, qui a écrit la première vie de Cervantes (1), n'en souffle pas un mot, quoiqu'il passe longuement en revue toutes les œuvres de son auteur, et qu'il se livre à un examen détaillé et critique de ses diverses productions; Nicolas Anto-

(1) Vida de Miguel de Cervantes Saavedra, 1 tom. in-4^o. Madrid, 1758.

révolution, et nous sauverons le pays malgré les partis, les ambitions, et même les imperfections que peuvent contenir nos lois

« Signé : LOUIS NAPOLEON BONAPARTE. »

En même temps le *Moniteur* dans un supplément publié les noms des nouveaux ministres :

JUSTICE.	MM. Rouhier.
INTERIEUR.	Ferdinand Barrot (fils de M. Odillon Barrot.)
TRAVAUX PUBLICS.	Bineau (ingénieur des ponts et chaussées.)
INSTRUCTION PUBLIQUE.	Alexandre Dumas. (Il nous est difficile de croire que ce soit le célèbre romancier, qui comme homme privé jouit d'une très médiocre considération.)
COMMERCE ET AGRICULTURE.	Parrieu.
AFFAIRES ETRANGERES.	De Rynaval. (Long-temps ambassadeur en Espagne sous Louis Philippe, actuellement en mission près du Pape à Naples.)
MARINE.	Casimir Perrier. (Fils du fameux ministre mort du choléra en 1832)

GUERRE. Le général d'Hautpoul.

En l'absence de M. De Rynaval qui dit-on, n'acceptera pas, M. d'Hautpoul est chargé du portefeuille des affaires étrangères.

Le 1er novembre il y a eu un conseil des nouveaux ministres qui a duré fort longtemps.

Le préfet de la Seine a été à l'Élysée rendre compte d'une tournée faite par lui dans les fabriques et les faubourgs; le manifeste du président y avait produit le meilleur effet.

Il paraît que le général Changarnier a été l'un des conseillers du président dans le choix des nouveaux ministres.

On disait que M. Molé se rallierait au gouvernement lui et le parti qui le suit à l'Assemblée. M. Léon Faucher était également rallié. Quant à M. Thiers, il s'abstenait de se prononcer; mais son journal (le *Constitutionnel*) était tout en faveur du nouveau ministère, dont le programme avait plus satisfait les modérés que la lettre du président.

Les fonds ont baissé à Londres, le *Times*, le *Morning Chronicle* et le *Globe*, blâmaient la conduite du président. Les intentions énergiques annoncées par M. Bonaparte, portent de l'ombrage à M. Palmston qui désire sans doute que la politique française à l'extérieur soit partout ce qu'elle est depuis deux ans à Montevideo. Le vieil anglicanisme hargneux et déloyal d'il y a 40 ans se réveille au nom de Napoléon, et est tout prêt à recommencer ses diatribes contre la France.

À Paris les fonds avaient baissé de 1 fr. 15 c. À la petite bourse du passage de l'Opéra le 4 0/0 était à 87, 50, et le 3 0/0 à 55, 30.

C'est toujours avec plaisir que nous signalons l'activité, le zèle et les soins que met M. César Dina, général d'armes, pour arriver à perfectionner les défenseurs de l'héroïque Montevideo

Dimanche dernier S. E. avait ordonné pour le matin 6 heures, la formation (sur la playa) de six bataillons de la garnison et six pièces d'artillerie, pour un exercice à feu. Vu la haute mer, cet ordre n'a pu être accompli. Malgré cela à 7 heures la Légion Italienne s'est rendue sur le champ de manœuvre où elle a pendant une heure et demie exécuté de grandes évolutions et les feux de bataillons, de peloton, etc., nous y avons aussi remarqué un bataillon de ligne dont la bonne tenue et la précision de manœuvres ne laisse rien à désirer. Le soir les promeneurs ont été recréés par une grande parade, suivie de petite guerre, exécutée sur l'esplanade comprise entre la ligne, le cimetière anglais et l'état-major d'avant garde. Tous on pu remarquer la belle tenue et l'air martial de ces braves. Nous sommes heureux de pouvoir être ici l'interprète de l'immense concours d'admirateurs.

Honneur donc à tous ces braves, à ces Légions et à tous ceux qui avec tant de désintéressement, de zèle et de persévérance concourent à la défense de cette ville.

Europe.

FRANCE.

UNE LETTRE DE KOSSUTH

Notre correspondance de ce matin nous apporte une lettre inédite et remarquable de Louis Kossuth. Le nom du signataire, le style élevé de cette pièce, les idées neuves qui y sont consignées, lui donnent un intérêt tout particulier, qui nous engage à la reproduire :

Au comte Edams Potoki.

Mon cher ambassadeur, vous êtes torrent (1) et comme tel au-dessus des vanités que reflète le miroir le plus uni. Aussi, je vous nomme encore mon cher ambassadeur! C'est qu'au temps de nos légitimes espérances, vous avez réussi avec l'éclat du mérite, l'esprit d'un homme franc et habile, et qu'en face de celui près de qui vous arrivez, et le trouvant autre qu'il avait promis d'être, vous avez rappelé, noble fils de Pologne, l'action de Skarbeck Hudebark; ce dont j'ai été triplement fier. Comme Hongrois, comme Slave, comme chef d'un Gouvernement libéral, merci encore une fois; par Saint-Etienne, merci! Soyez béni!

Dès l'an dernier, comte, je vous ai fait dépositaire de mes plans de politique, que le fils de la forteresse n'a jamais su ou voulu franchement seconder, que le descendant du vieux cheval n'acceptait qu'en hennissant et se cabrant; que vous seul saviez par cœur, qu'Henri de vinait; que Joseph pressentait, mais qu'un autre, hélas! n'avait ni compris, ni secondé, ni partagé. Je le savais,

(1) La famille des Potoki a pour armoiries un signe nommé *Potok*, torrent.

mais je ne pouvais pas faire croire à mon cœur que le dompteur du dragon pût plier devant l'aigle et se laisser enlever de ses serres! Ma pensée se refusait à croire que je serais un jour forcé de dire à ce fils si beau et si vaillant: « Et toi aussi! » Reproches sans amertume, regrets sans remords!

Pendant que j'ai été, j'ai bien vécu, parce que j'ai cherché à faire le bien en dévolant le mal; à conquérir la paix, en essayant de combattre un état de choses qui en la guerre vivante, à raviver les cœurs, en appelant à nous tous ceux qui souffraient, et desquels je pouvais dire avec le sage: *Spes illorum immortalitate est scena!* J'ai cherché les moyens d'imiter le Christ, d'en sauver le temple, d'en défendre le pontife, en prenant le drapeau de la croix d'éteindre sa puissance par une croisade démocratique; et je dois le dire, prêchant de sincérité et d'obéissance, j'ai réussi à m'effacer et à me considérer comme récompensé au-delà de mon mérite, en voyant quels astres resplendissaient autour de moi illuminaient jusqu'à mon ombre moi-même... Mais tout soleil a des taches, et nul esprit fort n'y fera rien.

Je ne vous rappellerai rien de nos actes, de nos héroïques promesses, comte, vous les connaissez comme moi; mais abîmé par une vie qui me fatigue, je veux, avant de déposer le fardieu, dire, à qui les comprendra bien, des choses suprêmes, et que je voudrais ne pas confier en parole perdue. Qu'elles soient le grain de mil; car la vie de l'homme utile sur la terre doit produire, ou bien elle a été maudite.

Certains de nos compatriotes m'ont assimilé à Thadée Kosciuszko; dans une certaine sphère, c'est trop! mais dans une autre mesure, ce n'est pas exact.

Si, avec l'autorité souveraine que j'ai eue dans notre nation, j'eusse obtenu la prépondérance militaire du vainqueur de Raclawice et de Szezakocin, l'Europe était appelée à jouir, d'ici à peu d'années, de destinées aujourd'hui illusives, mais réalisables un jour néanmoins. Mais je n'étais pas soldat; et si, parfois, j'ai désiré brandir une épée, j'ai dû me rappeler que je tenais le sceptre... Or me fessait maudire la grandeur qui me retenait au rivage. Je n'ai donc pu être guerrier, et, ici, je m'incline devant Thadée.

Mais, ce qu'il n'était pas, et ne pouvait pas être, je le suis, moi! Chrétien démocrate! ne me revoltant pas contre l'oppression, mais contre l'oppression! ne provoquant pas en gentil homme, mais appelant en aide!

Dites, comte, pouvez-vous me refuser cette justice! Kosciuszko succombant à Maciejowice, s'est avoué vaincu; c'était vrai. Mais il a désespéré de la patrie par un mot, que je ne rappellerai pas. Ah! jamais pareille exclamation ne sortira de ma poitrine.

... Napoléon le disait: « Alexandre et César ont péché, mais le monde a marché sans eux. » Si je pouvais ajouter à cette parole pleine de justesse, je dirais: « et à cause d'eux! » Car rien de ce que Dieu a créé ne peut être détruit; rien ne se perd! Le mal même ne s'efface que lentement, bien qu'il ne soit pas œuvre divine, et quand il a cessé, c'est comme ces matières subtiles qui, se volatilissant dans les nues, vont se rallier à quelque puissant et nouvel orage.

nio (2) a fait le même oubli en parlant, à l'article Michael Cervantes Saavedra, des œuvres de cet écrivain. Dans son apologie de Michel de Cervantes (3), Ezimmo ne paraît pas avoir eu connaissance de l'opuscule en question, et Ariosto (4) le passe également sous silence.

Le *Buscapié* même n'était connu que par une tradition assez peu répandue, lorsque Pellicer dans son édition de 1797 du *Don Quixote*, en rafraîchit le souvenir et vint lui donner quelque consistance, en la combattant mollement. Don Vicente de los Rios s'en empara, et, dans la vie de Cervantes, placée en tête de la magnifique édition de 1780, de Ibarra, il présenta cet opuscule anonyme extrêmement rare, comme destiné à apprendre au public que l'auteur avait voulu faire la satire de diverses personnes, bien connues et haut placées, à piquer ainsi la curiosité et à accroître le crédit de l'ouvrage.

Pellicer y Saforcada, dans son *Ensayo de una Biblioteca*, ou plutôt dans ses *Noticias literarias*, dit que le *Buscapié* était attribué à Cervantes, qui l'avait écrit pour exciter le public à la vente de son livre, attendu qu'il avait été reçu dans le commencement avec indifférence.

Le célèbre bibliophile don Antonio Roldán, assurait avoir eu en sa possession et avoir lu le *Buscapié*, qui, dis-

(2) *Biblioteca Hispana*, etc., Matriti, tom. 2, in-fol., 1787.

(3) *Apologia de Miguel de Cervantes*, etc., 1 vol. in-4°, Madrid, 1806.

(4) *El espíritu de Miguel de Cervantes y Saavedra*, 1 vol. in-18, Madrid, 1814.

ait-il, avait pour but de lever le voile qui couvrait certaines allusions à des événements récents et à des personnes connues, et à exciter la curiosité, sans toutefois se compromettre. C'est pour cela que non seulement l'auteur avait gardé l'anonyme, mais encore avait-il fait tirer l'ouvrage à un très-petit nombre d'exemplaires.

Enfin, il y a une douzaine d'années qu'un libraire de Madrid vendit un certain nombre de livres à un étranger, qui, au moment de les emporter, s'aperçut, que, sous la couverture de l'un d'eux, le relieur avait enfermé une brochure in-4°, portant le titre de *Buscapié*.

En admettant donc l'existence de l'ancien *Buscapié*, il se présente à l'esprit trois motifs qui auraient pu porter Cervantes à l'écrire.

1° La nécessité d'amener le public à acheter le *Don Quixote*, accueilli d'abord avec froideur ou indifférence.

2° Le besoin de justifier l'ouvrage des allusions aux personnes contemporaines ou aux événements de l'époque;

3° Le désir de justifier la critique qu'il faisait de la littérature chevaleresque qui jusqu'alors avait été si goûtée en Espagne.

La première supposition n'est guère admissible, en présence des nombreux éditions qui furent faites au *Don Quixote* en moins d'un an.

Comme on le sait, le célèbre ouvrage parut en deux parties à deux époques différentes. La première édition fut faite à Madrid au commencement de 1605, une seconde édition parut dans la même ville trois mois après, elle ne précéda que de quelques jours l'édition de Lisbonne de

même année parut l'édition de Valence, in 8°.

Quatre éditions dans la même année, certes voilà un vogue à laquelle peu d'auteurs sont sujets, elle démontre jusqu'à l'évidence l'enthousiasme du public et la vente rapide de l'ouvrage.

Or, le manuscrit sur lequel don Adolfo de Castro a fait imprimer son *Buscapié* est une copie d'une autre copie datée du 27 janvier 1606; ce qui suppose que Cervantes aurait au milieu de la vogue de son *Don Quixote*, pensé à faire une sorte de prospectus pour exciter le public à lire son ouvrage. L'approbation de l'édition de Madrid, de l'ouvrage principal, est du 9 février 1605. L'édition de Valence ne fut approuvée que le 18 juillet 1605; entre les deux éditions extrêmes il y a à peine cinq mois, intervalle pendant lequel deux autres éditions virent le jour; et cependant, suivant ceux qui croient à l'existence du *Buscapié* de Cervantes, l'approbation aurait été donnée à cet opuscule dès le 7 juin 1605.

N'est-il pas évident que si le *Buscapié* a jamais paru, ce n'a pu être dans le but de pousser à la vente du livre, puisqu'à l'époque où l'on suppose que l'opuscule fut livré au public, l'ouvrage jouissait d'une vogue sans exemple qui avait nécessité quatre éditions en cinq mois?

Le livre de *Don Quixote* est si plein de faits et d'actions, qu'il n'était pas difficile d'y trouver des allusions aux actions des personnes vivantes, et à celles des personnes qui n'étaient plus. Aussi n'a-t-on pas craint d'accuser que Charles-Quint et le duc de Lerme avaient été peints dans l'ouvrage de Cervantes.

(Continuera.)

Donc, à ceux qui croient : Espérance ! A ceux qui ont, du cœur : notre exemple ! à ceux qui sont justes : l'amour de Dieu ! à ceux, enfin, qui souffrent, pleurent et gémissent des ténèbres et du fias du Vendredi Saint, les splendeurs de plus en plus certaines de la grande nuit (2)

Rien n'est perdu : l'oppression nous a devancés d'une étape, mais cette marche hâtive, prématurément aidée sera pour elle la Caoune énervante, l'Annibal qui a soumis la Hongrie en 1849 sera lui-même, dans un proche avenir, dans la situation où réduisit ce grand capitaine et Carthage, l'homme de 26 ans, Scipion, qui n'avait eu pour lui que la foi et le droit, et qui courait au Capitole en rendre grâces aux dieux ! Vous n'avez pas su, mais je veux vous le dire, comme, qu'on haut et puissant seigneur m'avait fait l'honneur de m'écrire. Je dis, m'avait fait l'honneur parce que, en vérité, les termes de la lettre, les pensées y émises. (Dieu seul sonde les cœurs !) les appréciations et les desirs même n'avaient rien que de fort honorable pour moi. ... Comme, l'empereur Nicolas sait où est la lumière, il sait où est le vrai, ou je me trompe grossièrement. Croyez moi, de grandes choses se préparent. Tout ce qui s'est produit, il faut bien le reconnaître aujourd'hui, a été conduit par une main plus étendue que la nôtre ; il me paraît démontré que beaucoup d'entre nous avaient un rôle assigné, déjà dès leur adolescence, quand on possède par toute la terre, des personnes chargées de tout connaître, depuis le sol jusqu'au pic le plus élevé, que les unes sont contrôlées sans cesse par les autres, que cette situation revêt mille transfigurations, et que l'on sait et peut attendre, on finit inévitablement par savoir au juste la vérité. ...

Mettre en querelle Paul et Jean, arriver pour les séparer, et prendre le pied chez eux n'est pas chose nouvelle, mais peut se produire avec un nouvel aspect. Les Russes camperont à Leopold, à Presbourg, à Bude, à Vienne même, sans y commettre d'excès. La politique de la Russie a changé du jour où elle s'est immiscée dans nos affaires. Elle veut se faire aimer ; elle y parviendra, je le crains ! Les plus antipathiques rechercheront ses faveurs et son sourire, et de parvenue qu'elle était, arrivée enfin à naturaliser chez elle le vrai, le juste, le beau, le noble, la Russie, avant dix ans d'ici, sera à la tête de la démocratie, et bien peut être, tant les destins sont changeants, de vous, de moi-même.

De moi-même, hélas ! ce serait d'au-delà de la tombe ; mais de vous, de vos enfants, de tous ces jeunes concitoyens qui s'engorgent au lieu de s'éteindre dans un saint embrasement. OUI ! certainement, le sang, beaucoup de sang encore doit amener ce résultat.

Ce sera la punition de ces peuples corrompus qui nous ont laissés périr ! Abâtardis par l'égoïsme et le mercantilisme, ils ne pouvaient être sauvés que par le dévouement.

Adieu, mon cher ambassadeur, je suis heureux de vous avoir connu, et de vous dire que je vous aime comme si vous étiez mon enfant ; j'ai tant vieilli ! adieu !

Signé : Louis Kossuth
(Journal du Havre)

LA CRITIQUE DE LA LETTRE DU PRÉSIDENT.

Lorsque Molière fit représenter l'Ecole des Femmes, la pièce fut jugée excellente par les uns, détestable par les autres. C'est comme la lettre du 18 août.

La construction de cette pièce fut trouvée tout à fait extraordinaire. C'est comme la lettre du 18 août.

Les critiques du temps s'étonnaient que le principal personnage, celui qui avait le plus d'intérêt à tout cacher informât celui qui avait le plus d'intérêt à tout savoir. C'est un peu l'affaire de la publication de la lettre du 18 août.

Molière a fait une Critique de l'Ecole des Femmes ; on nous adresse une critique de la lettre du 18 août. Elle se compose d'extraits textuels empruntés à différents journaux. Elle servira de document pour prendre parti contre les assertions tranchantes des uns et les ménagements perfides des autres. Car il y a encore cette ressemblance de provoquer les uns et les autres, entre l'Ecole des Femmes et la lettre du 18 août.

Le Constitutionnel — Le cœur me manque.
L'Assemblée Nationale — Quel est donc votre mal et depuis quand vous a-t-il pris ?

Le Constitutionnel — Avez-vous lu la lettre du président ? Moi, je viens de lire, pour mes péchés, toutes les réflexions qu'elle a fait naître, et je n'en reviendrai de longtemps. « Ce bruit, ce fracas, ces commentaires à perte de vue, ces membres du Gouvernement que l'on suit à la piste dans leurs notes, dans leurs contre-notes, et qui ne peuvent plus même avoir la fièvre impunément ! »

(2) Le jour de Pâques s'appelle en polonais Wielka Noc, la grande nuit.

Et pourquoi tout cela ? « Pour un document vieux de trois semaines ; pour un échange, entre le Moniteur et un journal du soir, de deux petites notes sur un point de détail. »

L'Assemblée Nationale. — Voyez un peu comment le mal arrive sans qu'on y songe ! Depuis un mois, on remarquait partout une tendance à une reprise des affaires ; les manufactures recevaient des commandes ; la recette du Havre grandissait au taux des meilleures époques de la monarchie.

« Par une fatalité qui semble attachée à nos destinées, tout à coup est publié cette lettre d'une date déjà ancienne et qui devait rester un acte privé entre le président et M. Edgar Ney »

Le Constitutionnel — Mais vous savez bien que nous avons, au fond, la même pensée, et que rien ne nous divise. ne répétez-vous pas avec moi, à l'union. « Il n'y a rien de changé ? »

L'Assemblée Nationale. — Nous avons appris à nous connaître dans le sein du comité de la rue de Poitiers ; au fond, nous sommes unis ; mais pour la forme et pour la vérité, permettez-moi de vous le dire entre nous : « Tout ce qui a été fait pour conserver la paix en Europe est compromis : on doit savoir à Paris que la première condition imposée par l'empereur Nicolas ; c'est le rétablissement des souverainetés dans toutes leurs prérogatives »

Le Constitutionnel. — Ah ! mon Dieu ! que dites-vous là ! Cette proposition peut-elle être avancée par une personne qui ait du revenu en sens commun ! « Voyez quels sont les gens qui crient si haut ; ne sont-ce pas ceux qui ont combattu avec acharnement ou qui ont traversé sourdement l'union nécessaire de toutes les fractions du parti modéré ? »

La Réforme. — Crier si haut ! à propos de quoi, je vous le demande ? « C'est toujours la même tactique, la même besogne de s'agiter dans le vide ; et, quand nous voyons ce monde de sauts, de faux et de courtages de tous les régimes n'importe de quel genre et de nationalité, nous nous demandons toujours : Qui veut on tromper ? quelle nouvelle trahison se prépare contre nos libertés ? quel peuple va payer les frais de cette agitation ? »

L'Assemblée Nationale. — Vous entendez la Réforme.
Le Constitutionnel. — J'y n'entends rien.

L'Assemblée Nationale. — Précisément ; j'entrevois là, dans ces paroles, la réponse qui vous sera faite par l'Assemblée législative ; elle vous dira : La lettre de votre président ne fait pas mon compte. »

Le Constitutionnel. — Il ne faut pas y voir ce qui n'y est pas.

La Réforme. — Il n'y a rien, si ce n'est une tactique, une mystification, une parodie de Bayrouth !

L'Assemblée Nationale. — C'est étrange, la Réforme ne fait pourtant pas partie du comité. ... je ne l'y ai pas vu du moins. ... enfin, je voudrais seulement que l'on voulût bien lever pour moi ce léger scrupule :

« M. Dufaure dans le conseil, et M. de Lesseps flétri, n'est-ce pas une anomalie ? Il faut que l'un rentre ou que l'autre sorte, sans milieu. »

« Comment obtiendra-t-on de l'Assemblée un vote pour les dépenses de l'expédition, si l'expédition n'a véritablement réalisé que les opinions et les dépêches de M. de Lesseps ? »

L'Univers. — On obtiendra toujours de l'argent pour l'expédition ; le pape, c'est moi qui vous le dis, le pape n'a jamais été qu'un second plan. Au fond de tout cela, la vérité est qu'on a voulu écraser la République romaine, non pas parce qu'elle avait détrôné le pape, mais parce que c'était la République. Voilà le sentiment général de ceux qui ont fait l'œuvre.

Or, la République romaine est écrasée, la dette est légitime.

Le Constitutionnel. — L'Autriche appuie la France.

La Réforme. — Il y a de quoi.

L'Assemblée Nationale. — Voyons et jugeons avec sang froid. Que se passe-t-il en Italie depuis six mois ? A Naples et en Sicile, restauration du pouvoir royal dans les formes les plus absolues. En Toscane, domination autrichienne, qui laisse le grand duc à peine respirer librement. Dans le royaume lombardo-venitien, refus dur et injuste au peuple de lui accorder la moindre institution politique et civile, et l'on voudrait que l'Autriche laissât paisiblement s'établir un système libéral impose au pape, et qui pourrait être un levier puissant pour soulever le reste de l'Italie. »

Le Constitutionnel. — Mon Dieu, ma chère, ce n'est pas à vous que je parle. C'est à une douzaine de feuilles plus ou moins démagogues, qui veulent, les uns la paix, les autres la guerre, celles-ci enlever aux malheureux représentants la moitié de leurs vacances.

Un petit journal. — Quand le gibier est si long à trouver. ... Quelle conséquence !

Le Constitutionnel. — Elles veulent une crise ministérielle et vous assurent même, avec cet air mystérieux de gens qui ne savent rien, que le cabinet est en pleine dissolution. »

Un nouveau venu. — d'un air indécis : Il est de fait que tout le monde s'attendait ce matin après l'éclat. ...
Le Constitutionnel. — L'éclat est de moi.

Le nouveau venu. — Après l'éclat des affirmations, des rectifications et des démentis échangés depuis deux jours dans les journaux du soir et dans la Patrie à la démission de M. de Falloux. »

Tous. — Eh bien ?

Le nouveau venu. Eh bien ! tout le monde se trompait.

La Réforme. — Comment se fait-il qu'il reste encore ministre ? Surtout parce qu'il ne voit, dans la lettre du président, qu'un ballon gonflé de vent, une faïence qui n'a que la lueur d'un éclair, qu'il s'en inquiète peu, et qu'il sait bien que le gouvernement clerical du pape n'a rien à redouter de nos hommes d'Etat ?

Le Constitutionnel. — Eh ! mon Dieu, les journaux ont de ces découvertes : ils annoncent la démission d'un ministre le jour où le Moniteur annonce qu'il reprend ses fonctions ; on ne sait pas assez avec quelle infatigable patience, avec quelle merveilleuse industrie ils s'attachent à gonfler les moindres bulles de savon. »

La Réforme. — Je suis votée. ... ce sont mes termes.

Le Constitutionnel. — Heureusement M. de Falloux nous reste. Les journaux sont à cette époque de l'année où j'étais mes canards les plus célèbres ; ils sont dans la mort. Voilà tout le secret de cette agitation factice. La lutte n'a pas été possible dans la rue, on n'a pas pu intimider ni diviser le parti modéré. On va faire de l'agitation en dehors de la rue. »

Tous. — En dehors de la rue ? ...

La Réforme. — Quant à nous, « il nous faudrait des preuves bien évidentes pour découvrir dans cette affaire autre chose que les calculs d'une ambition de popularité personnelle et les préparatifs d'une grande déception nationale. »

L'Union. — Je connais M. de Falloux, et M. de Falloux s'y connaît. « La note de la Patrie ne peut venir que de M. Dufaure ou de M. de Toqueville. ... et peut être d'un concert entre ces deux ministres. »

Les Débats. — Nous n'avons point mission de répondre au nom du ministre des affaires étrangères ou du ministre de l'intérieur, mais nous ne faisons que mentionner un fait de notoriété publique en disant que cette note émanait d'un des collègues de M. de Falloux, et venait directement d'une autre source. » (Mouvement général)

Le Constitutionnel. — Il y a des gens d'une extravagance ! Le craint-on ? ils veulent que « le pays s'arrachât à des loisirs nécessaires. »

Tous. — Le pays. ... des loisirs à cette époque !

Le Constitutionnel. — Permettez-moi d'achever ma pensée. « ... quitte le soin de ses affaires et la réparation de ses pertes pour se replonger dans le tourbillon politique. »

Tous. — S'arrêter à des loisirs nécessaires pour quitter le soin de ses affaires de la réparation. ... Quel tourbillon !

Le nouveau venu. — Je crois avoir le fin mot (Marques d'incrédulité) quant à la crise ministérielle, et voici comment j'y m'exprime : « L'unité est elle rompue dans le ministère à l'occasion de la publication qu'a reçue dans le Moniteur la lettre du président de la République ? Il est possible de le croire, et nous sommes de ceux qui pensent que, s'il en était ainsi, dans les circonstances toujours graves où se trouve le pays, il faudrait au plus tôt, sans esprit d'exclusion, et en ralliant autant que possible autour de nous jusque même estimés les diverses nuances de la majorité, rétablir dans le Gouvernement cette unité nécessaire. » (Hilarité générale. — Bravos ironiques.)

Le Public. — Vous êtes là sur une matière qui fait pressentir l'entretien de toutes les maisons de Paris et de l'étranger depuis plusieurs jours, et jamais l'on n'a rien vu de si plaisant que la diversité des jugements qui se font là dessus.

Une voix. — Amnistie générale à Rome, sécularisation de l'administration, code Napoléon et Gouvernement libéral.

Le Public. — La comédie ne peut pas mieux finir, et nous ferons bien d'en rester là. (Siclé.)

CONTRA AVISO.

Al aviso publicado en el N.º 1.186 del Comercio del Plata, y firmado Javier Lenchantin, solo debo contestar como tutor de la heredera de Tocanier, que el ex-capitan del Bergantin nacional Runilly, no es acreedor actualmente a un solo peso, como no lo es todo capitán ó cualquiera que administra cosas de otro, mientras no rinda las cuentas de su administracion al dueño ó a su heredero ú otro que lo represente ; pues en todo negocio que pende de una liquidacion de cuentas, nadie puede decirse acreedor ni deudor mientras estas no se liquiden y se vea si resulta algun abono a favor de algunas de las partes. Este es el caso de Lenchantin ; y aunque es cierto que ha puesto una demanda cobrando cantidad de pesos por sueldos y gastos relativos a dicho bergantin, pero su primer deber era rendir sus cuentas presentando junto con el debe el haber del buque, por los fletes y productos de los viajes que ha hecho despues de la muerte de Tocanier ; pero mientras que el solo presente para cobrar el debe, y haya en este pais leyes y jueces que las hagan cumplir, no será Lenchantin ni su demanda la que impedirá á al que suscribe el poder disponer libremente de un buque de que es dueño su pupila por el titulo de herencia, y de que ademas ha sido puesta en posesion judicialmente el dia 12 del corriente, con desalijo de Lenchantin y de dos máquinas que tenia al reparo del buque, como consta de autos—Montevideo, Diciembre 26.º de 1849.

Henriqueta Barbé.

BAL.—AVIS.

On a l'honneur de prévenir le public qu'il y aura bal le 1.º janvier prochain, chez M. MARTIN CASENAVE. Le bal commencera à 8 heures et demi du soir, pour toute la nuit. La décence la plus rigoureuse sera observée.

B. Arnaud. — A. Sorogé.
PRIX d'entrée, 12 centimes.

Avis.

Un jeune homme, sortant d'une des principales écoles de France, s'offre pour travailler de sa partie, sachant, l'ajustage, tourner le fer, le cuivre, le bronze, et la fonte, sachant bien le dessin. Les personnes qui voudront l'employer devront s'adresser au bureau du "Patriote Français".

Montevideo le 15 décembre 1849.

AVISO.

Prevengo al publico, que habiendo sido declarado por sentencia pronunciada por el Superior Tribunal de Justicia, en el litis que sostengo con su esposa Da. Carolina Lame, jefe de la sociedad conyugal y por lo tanto de los negocios que en ausencia y a mi nombre administraba en esta capital, nadie trate ni contrae con ella, sin espreso primero mio, sino quiere esponerse a celebrar contratos malos y a cargar con las consecuencias.

J. Lame.

AVIS.

M. Auguste Chadafau, previent le public et principalement les cafetiers, qu'il vient d'ouvrir une fabrique de liqueurs et de sirops, dans la rue du 18 Juillet n. 82; il previent aussi les amateurs de bon gout qu'il a reçu de France, toutes espèces de jus et fruits pour faire toutes sortes de sirops, comme

sirop de limon ou de citron,
idem de vinaigre,
idem de vinaigre framboisé,
idem de groseille,
idem de framboises,
idem d'orgeat,
idem orangeade,

le tout au prix d'une pataque la bouteille et \$ 4 400 reis la douzaine.

On trouvera dans le même établissement toutes sortes de jus de fruits pour faire les gelées et glaces et un grand assortiment de liqueurs et d'eau de vie à un prix très modéré.

DENTISTE.

Napoleon Aubanel, déjà connu à Montevideo, ou il exerce sa profession depuis plusieurs années, a l'honneur d'annoncer a ses habitants qu'il a transféré son domicile dans le logement qu'occupait le defun Frederic Vaniseghen.

On trouve chez lui un grand assortiment de dents naturelles idem de composition dite incorruptibles et tout ce qui concerne sa profession.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance, le trouveront chez lui depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures apres midi.—Il se transportera aussi à domicile

Il offre aux indigents ses soins gratuitement depuis midi jusqu'à deux heures.

Rue des Missions, n° 118.

Avis au Public.

Nouveau procede pour guerir les cors aux pieds. S'adresser calle del Uruguay, n. 60, depuis 3 heures jusqu'à 5 heures de l'apres midi. On ne paye qu'apres parfaite guerison.

Hamard, coiffeur, rue du 25 de mai, n. 129 a l'honneur de prevenir les elegans de cette capitale qu'il vient de recevoir un riche assortiment de cravattes de satin, du dernier goât qu'il vendra au plus juste prix.

AVIS:

M. Deroseau chirurgien et dentiste, membre titulaire de la Societé Nationale d'Emulation du departement de la Vienne, a l'honneur de prevenir le public, qu'il se charge de nettoyer la bouche, et de toutes les operations concernant la dentition; il cauterise les dents d'après le procede nouveau de MM. Desirabode et Fattet.

Il se charge également de toutes les operations relatives à l'histoire naturelle; empailler et mettre en peau, ou classer tous les objets qu'on voudra bien confier à ses soins.

On trouvera aussi chez lui, l'Elixir Odonalgique et le Baume de Comping, contre les hemorrhoides, crachement de sang, chlorose, affections cancéreuses, crevasses ausein et fleurs blanches, etc. etc.

S'adresser tous les jours de 8 heures du matin à 4 heures du soir, rue de Buenos Ayres, n° 212.

REFUTACION**A LAS CALUMNIOSAS IMPUTACIONES DE LA**

" PRESSE " Y DU " COURRIER DU HAVRE "

Hechas a la benemérita poblacion francesa

EN EL LATA

por

JOSE LUIS BUSTAMANTE.

Con este titulo, se ha publicado un folleto en 4° de 26 páginas, por la imprenta URUGUAYANA; Se vende en la Libreria Nueva, calle del 25 de Mayo Nros. 230 y 232, al infimo precio de 6 vintenes con el solo objeto de costear al impresion.

AVIS DIVERS.**A Vendre.**

à très bon compte.

Les articles suivants, récemment arrivés de France.

Miel blanc de Narbonne, orge perlé premier blanc, Chloroforme, iodure de Potassium, iode Cyanure de Potassium, Arsenic en poudre, Sous-carbonate de soude pour les savonniers et les pharmaciens, Blanc d'Espagne pour les peintres, Bandages pour cadets et enfants, Pessaires, Canules à injections en Caoutchouc, Biberons montés en pis de vache, Suspensoirs, etc. etc. etc.

S'adresser, rue de la Convencion, n°. 145 et 147, au detour de la pharmacie du Lion D'or.

Hôtel de la Marine

RUE VINGT CINQ MAI, N° 81.

Cet établissement se recommande par la perfection de tout ce qu'on y sert journellement.

M. Guillot son directeur, qui a été cuisinier de plusieurs notabilités, s'empresse toujours de menter la confiance des personnes qui voudront bien l'honorer de leurs patronage.

Il se charge aussi des commandes en ville, et des dîners les plus distingués.

Dans la même maison, on loue des appartemens commodes et très agreablement situés, on assure les personnes qui les loueront, de soins assidus.

Notificacion.

Que hago por la prensa, como me está mandado a don Manuel Fernandez Limo como albacea de don Juan Ucet en pleito con don Benito Dominguez.—Montevideo, Diciembre 18 de 1849.—De las tasaciones de la casa, vista al ejecutante—RAMOS.—Montevideo, Diciembre 20 de 1849.—Castillo,

AVISO DEL DIRECTORIO DE ADUANA

Habiendose verificado el viernes 30 del pasado la Junta General á que convocó el Directorio para decidir la reunion á esta Sociedad, de los portadores de títulos procedentes de los varios ramos que contribuyeron á la compra de los derechos de Aduana de 1850; y habiendose resuelto de conformidad por todos los asistentes y los legitimamente representados, en número de ciento cuatro accionistas, sin mas oposicion que la de veintinueve individuos, que abandonaron la reunion antes de votarse el asunto para que fué convocada, se avisa á todos los interesados para que, al tenor de la Resolucion General que se reproduce á continuacion, se presenten con sus títulos desde el lunes 3 del presente en la Contaduría del Directorio, á hacerlos reconocer y anotar para los efectos consiguientes.

RESOLUCION.

" Autorizase al Directorio para que previa " acquiescencia de todos los Contribuyentes á " la Compra de las Rentas de Aduana de 1850 " y 1851, ó de la parte de los mismos que quieran presentarla, se les incorpore a la actual " Sociedad; en la que a la par de los accionistas de la presente, se les considerará en perfecta igualdad de derechos, obligaciones y " privilegios, sin distincion de origen et los títulos por que vengan a ser miembros de ella. " Montevideo, Diciembre 1° de 1849.

Gants et Cravattes.

Gants de cheveau de couleur pour hommes et pour dames; un riche assortiment de cravattes nouvelles et de parfumerie fine. En vente chez F. Martin, coiffeur, rue du 25 Mai, n. 251, maison du consul italien.

Nous invitons les personnes qui desireraient se procurer le premier ouvrage en entier de la collection des SEPT PECHES CAPITAUX, à adresser sans retard leurs demandes à l'imprimerie du journal, où il ne s'en trouve que très peu d'exemplaires.

Les ouvrages suivants reliés ou brochés sont en vente à l'imprimerie du Patriote.

Les Peches Capitaux.—L'Orgueil.

Les Peches Mignons.

Gingènes ou Lyon en 1793.

Les Mystères de l'Inquisition,

La Gorgone.

Le Juif-Errant.

Les Mystères de Paris.

Tous ces ouvrages se vendent au Rabais.

EN FEUILLETONS.

Le fils de l'Empereur.

Les Mystères de Sainte Heléne.

Le Sansonnet.

LA CONSTITUTION

DE LA REPUBLIQUE FRANCAISE.
Promulguée par l'Assemblée Nationale le 12 novembre 1848.
Brochure in 32

Se vend au l'Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS rue Perez Castellanos n. 162.

montrichar.

RUE DU JUNCAL, N° 46.

Arrange les vieux chapeaux qu'il met à neuf, blanchit les chapeaux de paille en toute perfection.

Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS, rue Perez Castellanos, n° 162.